

INSTITUT DE FRANCE
ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

sur la vie et les travaux
de

Claude DULONG-SAINTENY

(1922 - 2017)

par

Éric ROUSSEL

Membre de l'Académie

lue lors de la séance solennelle du
lundi 29 novembre 2021



PARIS
PALAIS DE L'INSTITUT

ALLOCUTION

de

RÉMI BRAGUE

Président de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chancelier,
Madame et Messieurs les Ambassadeurs,
Monsieur le Premier ministre,
Mesdames et Messieurs les parlementaires,
Monsieur le maire,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
Chères Consœurs et chers Confrères,
Mesdames et Messieurs,

Je dois commencer cette très brève allocution par des regrets, ceux d'avoir dû, bien malgré moi, anticiper sur l'honorable corvée qui m'écherra l'an prochain, en l'absence de notre Président, André Vacheron. J'ai préféré laisser vide son fauteuil en hommage et en signe de regret devant la maladie qui le cloue sur son lit d'hôpital, dont nous ne savons pas quand il aura le bonheur, et la chance pour nous, de sortir.

Je dois également présenter ici quelques excuses et demandes de compréhension pour le retard avec lequel nous procédons à cette cérémonie. L'épidémie, dont nous sommes encore menacés, nous a obligé d'une part à reporter la date et d'autre part à empêcher le Président Valéry Giscard d'Estaing, que cette épidémie a emporté, de remettre son épée à notre confrère et ami Éric Roussel. C'est donc Jean-Christophe Rufin qui s'est porté fort aimablement volontaire pour cet honneur. Madame Anémone Giscard d'Estaing, qui devait venir, a dû se décommander à cause des obsèques de sa sœur. Nous l'excusons donc bien volontiers. Monsieur Louis Giscard d'Estaing en revanche prévoyait de venir et sans doute est-il là.

Nous sommes donc heureux d'accueillir un nouveau confrère et c'est notre confrère et ami Jean-Claude Casanova qui va prononcer le discours d'accueil.

Je le prie donc de bien vouloir venir à la tribune.





LA VIE ET LES TRAVAUX DE Claude DULONG-SAINTENY

par

Éric ROUSSEL

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

C'était il y a quarante-cinq ans au Palais d'Orsay qui n'était plus un hôtel et pas encore ce musée voulu par le Président Giscard d'Estaing et qui porte désormais heureusement son nom. On y dispersait la succession de Paul Morand, léguée à l'Académie française. Il y avait là, au milieu de curieux et d'habitues des salles des ventes, les fidèles de l'auteur d'*Ouvert la nuit*. Dans la foule, on remarquait aussi bien Edmonde Charles-Roux qu'Alain Delon, incarnation à l'écran de *L'Homme pressé*. Bientôt une silhouette attira mon regard : celle d'une femme dans la force de l'âge et de magnifique allure. C'était Claude Dulong. Elle était là en tant qu'amie de l'homme assez insaisissable dont elle avait brossé le portrait dans la revue *La Parisienne*, sous le titre : *Un séducteur*. Ce fut-là ma première rencontre, à dire vrai insignifiante, avec celle à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à succéder. Par la suite, deux diners chez des amis communs me permirent quelques échanges avec elle. Mais c'est par ses livres, par son œuvre historique, à la fois érudite et merveilleusement écrite, que j'ai pu mesurer le talent de votre ancienne consœur dont son ami Henry Kissinger a dit justement : « Elle est l'une des femmes les plus belles que j'ai connues et dont l'intelligence est égale à son charme ».

En un temps où les historiens mettaient volontiers l'accent sur les structures et les mentalités collectives au détriment de l'individu, Claude Dulong resta toujours convaincue que les hommes jouent un rôle majeur dans l'évolution des sociétés. Et, comme notre grand et regretté confrère Jean-Baptiste Duroselle, elle estimait « qu'on ne voit pas pourquoi l'étude des illustres serait moins intéressante que celle des sans grade et des obscurs ». Pour évoquer son parcours, je me sens donc autorisé à user des méthodes traditionnelles, autrement dit à commencer par ce que Taine a défini dans une formule célèbre : « la race, le milieu, le moment ». Race étant évidemment entendu dans son sens ancien.

Claude Badolo, qui devait devenir Claude Dulong, est née le 12 juin 1922 à Limoges dans une famille aisée d'origine bordelaise. Très tôt, elle manifeste un goût marqué pour la culture et des dons évidents. Après de brillantes études littéraires, elle prépare seule, après la défaite de juin 1940, le concours d'entrée à l'École des Chartes. Elle y est admise dès sa première tentative en 1941. Mais les circonstances l'obligent à se replier à Dax, de sorte qu'elle ne peut intégrer l'École que l'année suivante. Elle rattrape néanmoins très vite le temps perdu en préparant une thèse sur une chanson de geste du début du XV^e siècle : elle la soutient brillamment en 1945.

De sa promotion de l'École des Chartes, Claude Dulong sort quatrième, un rang plus qu'honorable qui lui permet de devenir conservateur à la bibliothèque municipale de Versailles,

l'une des plus prestigieuses de France, particulièrement riche en documents des XVII^e et XVIII^e siècles. Son passage sera remarqué et très bénéfique pour cette institution. En effet, parallèlement à son activité professionnelle, Claude Dulong est recrutée par un grand collectionneur, Jean Lebaudy, afin de classer l'exceptionnelle bibliothèque qu'il a constituée avec son épouse et où abondent des pièces uniques, comme par exemple des éditions rares de *L'Astrée* ou des *Maximes* de La Rochefoucauld, des lettres de Louis XIV, de Louvois ou du Grand Condé, et bien d'autres merveilles. L'ensemble fera l'objet de deux dons à la bibliothèque de Versailles, en 1962 et 1974, grâce à l'intervention providentielle de Claude Dulong qui orienta les collectionneurs vers l'institution versaillaise où elle savait que ces trésors seraient précieusement conservés et mis en valeur. Ces activités orientent définitivement ses recherches vers le XVII^e siècle, le Grand Siècle – une époque dont elle a acquis une connaissance profonde et, pourrait-on dire, intime au contact de correspondances inédites que son métier l'a amenée à inventorier et à classer. Mais n'imaginons pas Claude Dulong sous les traits d'une austère archiviste dont la vie ne serait consacrée qu'au déchiffrement des grimoires. D'instinct elle sent qu'une impeccable documentation ne suffit pas à éveiller l'intérêt du lecteur et qu'il faut donc que s'ajoute au sérieux et à la méthode un vrai bonheur d'écriture, l'art de faire disparaître l'armature d'une œuvre solide pour la rendre attrayante.

Tout naturellement, Claude Dulong participe donc à la vie littéraire. A une époque où sévit un certain conformisme idéologique, elle est séduite par ceux qui se font les apôtres de la liberté d'écrire, voire du désengagement. C'est ainsi que sa route croise celle d'un groupe de jeunes écrivains que Bernard Frank nommera "les hussards" et qui s'appelaient Michel Déon, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Roger Nimier. Contre la dictature de l'existentialisme, ils cultivent l'irrespect et le paradoxe. Une revue, *La Parisienne*, leur sert d'asile. « *La Parisienne*, écrira Michel Déon, s'ouvrait à tous vents, pourvu que ce fut un vent de talent ». Le talent, Claude Dulong n'en manque pas. Elle donnera donc diverses contributions à cette revue dont le portrait de Paul Morand déjà évoqué. De cette période de sa vie, elle conserva aussi de solides amitiés dont celle de Michel Déon qui, en 1996, lui remit, en lieu et place de l'épée dont elle n'avait pas voulu, un médaillon symbolisant son entrée dans notre compagnie.

C'est également à cette époque qu'elle rencontre celui qui va devenir son mari : Jean Sainteny, haute figure du gaullisme qui sera ministre des Anciens Combattants puis membre du Conseil constitutionnel. Par cette union, Claude Dulong entre dans un autre univers : celui du fondateur de la V^e République. Compagnon de la Libération, Jean Sainteny a été un grand résistant. Il a trente-deux ans quand la Seconde Guerre mondiale éclate et il est de ce tout petit nombre qui, très tôt, refusent la servitude. Dès l'automne 1940, il rallie en Basse Normandie ceux qui vont commencer à combattre pour la liberté du pays. « Il appartenait, dira son ami Maurice Druon, à la race peu nombreuse, mais merveilleusement durable, des chevaliers ». Son activité est sidérante. Les épreuves semblent le galvaniser. Arrivé en septembre 1941, traduit en cour martiale, relâché faute de preuves, il entre de nouveau dans la clandestinité. Grâce à lui, de nombreux volontaires rejoindront la France Libre. Devenu, au début de 1942, l'un des principaux chefs du réseau Alliance, il est de nouveau appréhendé en 1943 et de nouveau il s'échappe. Traqué par la Gestapo, il est

astreint à mener une vie errante. En mars 1944, il réussit à gagner Londres où on le réclame mais, dès le mois suivant, il replonge dans la clandestinité. Et une fois encore, en juin, il est arrêté. Alors que les Alliés débarqués en Normandie font reculer l'ennemi, Jean Sainteny est affreusement torturé. Pantelant, à bout de forces, il parvient cependant à s'échapper de la rue de Saussaies en sciant un barreau de sa cellule.

Moins d'un an plus tard, on le retrouve en Indochine, un pays alors sous tutelle française, que des circonstances familiales lui ont appris à connaître et à aimer. Cette partie de l'Empire français se trouve alors en proie à de terribles secousses, annonciatrices de ce qui va être la décolonisation. Après le coup de force japonais de 1945, l'Indochine est en butte à une agitation révolutionnaire. Ho Chi Minh, le chef du Viet Minh, veut mener son pays à l'indépendance. Le général de Gaulle entend de son côté rétablir d'abord les droits de la France. C'est dans ce contexte compliqué que Sainteny arrive. Il sera le premier officier français à reprendre pied à Saïgon. Il sera aussi le premier à établir un contact avec Ho Chi Minh. En vain, comme le racontera plus tard Claude Dulong. J'y reviendrai.

Ce mariage avec un homme exceptionnel, puis la naissance de deux enfants Guillaume et Elvire, n'éloignent pas longtemps Claude Dulong de ce qui est sa passion : l'Histoire. Depuis le début de sa carrière, son intérêt pour le Grand Siècle n'a cessé de grandir, au point de devenir pour elle un véritable ancrage. La période n'a pas de secrets pour elle. Littérature, correspondances, mentalités à tous les niveaux, rien ne lui est étranger de cette époque marquée dans tous les domaines par un retour à l'ordre. Sa thèse sur la Fronde lui a fait sentir à quel point cet épisode a pu semer troubles et désordres. Dès lors, elle comprend admirablement les ressorts de la réaction à l'œuvre durant le Grand Siècle et aussi toute la complexité de l'époque. Car le Grand Siècle, c'est évidemment le classicisme, c'est-à-dire un art de la maîtrise : maîtrise des passions, maîtrise de l'imagination, maîtrise enfin de l'écriture. C'est aussi le retour à un ordre rigoureux dans tous les domaines. En politique, on passe de l'autorité royale, contestée par la Fronde, à la monarchie absolue de Louis XIV. En religion, les guerres et les troubles cèdent la place à la toute-puissance de l'Église catholique. À telle enseigne que l'on peut dire que le XVII^e est vraiment le siècle de l'ardeur religieuse. Sous des formes diverses évidemment. Si le jansénisme, illustré par Pascal et Racine, témoigne d'une authentique exigence spirituelle, d'autres mouvances se font les adeptes de méthodes plus discutées : ainsi, la Compagnie du Saint-Sacrement orchestre-t-elle des cabales contre ceux qui lui semblent ne pas respecter les dogmes et les mœurs chrétiennes – au premier rang desquels un certain Molière qui représente en quelque sorte l'autre face du Grand Siècle. Toute réaction, souligne Claude Dulong, suscite un choc en retour. Le destin de l'auteur du *Misanthrope* en témoigne, au même titre que l'apparition des libertins, ce terme désignant à l'époque ceux qui, par opposition à des règles trop strictes, remettaient en cause normes et interdits. Pour Claude Dulong, le strict classicisme ne résume donc pas le XVII^e siècle et c'est cette compréhension profonde de l'époque qui fait la valeur de son œuvre historique.

Celle-ci commence au tout début des années 1950 par deux publications destinées à un public érudit. La première, publiée en 1951, est une biographie d'une figure méconnue du Grand

Siècle : le banquier Barthélémy Hervart. Sa destinée méritait d'être connue. Fils d'un banquier protestant d'Augsbourg venu à Lyon, il dut sa fortune à la négociation dont il se trouva chargé à la mort de Bernard de Saxe-Weimar. Tâche difficile puisqu'il s'agissait de négocier avec Richelieu le passage de ses troupes au service de Louis XIII. Ce fut le début d'une ascension fulgurante qui lui permit de devenir banquier en France, de soutenir financièrement Mazarin, d'accéder enfin, bien que protestant, au poste d'intendant des Finances en 1650. Extraordinaire parcours scientifiquement reconstitué par Claude Dulong. La même année elle publiera en collaboration avec Alfred Fabre-Luce, *Un amour déchiffré : La Rochefoucauld et Madame de La Fayette* puis cinq ans plus tard : *Trente ans de diplomatie française en Allemagne. Louis XIV et l'électeur de Mayence*.

C'est à partir du début des années 1960, alors que ses enfants commencent à grandir, que Claude Dulong donne un nouvel élan à son œuvre en se tournant vers ce que l'on appelle "le grand public cultivé". C'est l'époque où l'Histoire bénéficie encore d'un intérêt soutenu et de forts relais médiatiques. C'est l'époque surtout où les historiens les plus sérieux ne se croient pas déshonorés de faire l'effort d'écriture nécessaire pour rendre accessible le fruit de leurs recherches. Et de ces historiens, Claude Dulong reste l'un des modèles les plus achevés. En témoignent d'abord des études axées sur les mentalités et les mœurs au sens large, puis des biographies des principales figures du Grand Siècle.

Publié en 1969, *L'Amour au XVII^e siècle* a aujourd'hui des allures de classique. Il ne s'agit pas d'un recueil d'anecdotes galantes, comme on pourrait le penser de prime abord. La démarche de Claude Dulong est exigeante. Son objectif est « d'essayer de comprendre et d'illustrer les attitudes mentales et psychologiques d'un siècle qui, en des œuvres incomparables, nous a appris à peu près tout ce que nous savons sur l'amour ». Comme dans toutes les époques, l'instinct règne et avec d'autant plus de force que le XVII^e siècle est une période de guerre et de violence. Mais, dès la fin du XVI^e siècle, un certain adoucissement des mœurs s'était manifesté, au moins dans les franges les plus hautes de la société. À la cour des Valois, on avait redécouvert Pétrarque et Platon, le culte de la femme et l'amour idéal. Les appétits et les vices existent comme toujours mais dissimulés sous les dehors d'une exquise galanterie. Même les libertins revendiqués semblent, sinon acheter une conduite, du moins se plier aux nouveaux codes. Témoin Bussy-Rabutin qui nous dit que, dans sa jeunesse, il croyait que pour mériter une femme, il ne fallait que soupirer, pleurer et écrire !

C'est donc un mouvement de fond qui traverse la France dans la première moitié du XVII^e siècle. Et l'épisode tragique et violent de la Fronde fait encore plus ressentir le besoin de civiliser les instincts. « L'amour devenait, souligne Claude Dulong, la formation par excellence : formation du cœur, des manières, mais aussi de l'esprit ». Et de cette métamorphose témoigne l'apparition des premiers salons où ceux qui y sont admis découvrent la nécessité et la difficulté de plaire, la finesse et les charmes du sentiment à l'état pur. Aujourd'hui, les raffinements de l'hôtel de Rambouillet, dans ce qu'ils peuvent sembler artificiels et excessifs, font sourire. C'est peut-être oublier que le cénacle dont la célèbre marquise fut la grande prêtresse devint aussi le lieu où put s'affirmer le rôle des femmes en un temps où celles-ci se trouvaient privées des droits les plus

élémentaires et presque d'existence légale.

C'est cette condition des femmes au Grand Siècle qui va amener Claude Dulong à s'intéresser plus spécifiquement à elles dans un autre livre paru dans une collection alors célèbre : *La vie quotidienne*. À sa façon, elle est féministe. À l'époque où elle écrit, Simone de Beauvoir a publié depuis plusieurs années *Le Deuxième sexe* et proclamé : « On ne naît pas femme, on le devient ». C'est le moment aussi où, en Amérique, s'affirment des féministes radicales. La démarche de Claude Dulong est différente, moins agressive. La provocation n'est pas dans sa manière – héritage du Grand Siècle. Pour défendre la cause des femmes, la stricte vérité lui suffit. Toute l'histoire humaine atteste à ses yeux que les femmes, pourvu qu'on leur permette d'agir, sont en mesure de s'imposer. Mais il est vrai qu'elles reviennent de loin et son livre le montre avec éclat. On conseille même vivement sa lecture à ceux qui affirment aujourd'hui que "c'était mieux avant".

Qu'on en juge. Sur le plan juridique, les femmes sont alors réduites à une quasi-incapacité qui restera leur lot jusqu'au XIX^e siècle, voire le XX^e. Au XVI^e siècle, sous l'influence du droit romain, les juristes les avaient déjà privées de la plupart des droits. La femme est assimilée à un enfant qui n'échappe à la tutelle du père que pour passer sous celle du mari. Pour beaucoup d'ecclésiastiques, elle est en outre l'instrument du péché. À telle enseigne que les prêtres de moins de trente ans ne peuvent confesser les femmes sans autorisation de leurs supérieurs. La méfiance envers le sexe faible est telle, souligne Claude Dulong, qu'un orateur sacré en viendra à faire d'Henri IV, le Vert galant, l'innocente victime des ruses féminines. Dans ces milieux, on considère que l'homme seul est pleinement à l'image de Dieu. Même le grand Bossuet ne craint pas d'affirmer : « Les femmes devraient se souvenir de leurs origines, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » Dès lors, il était évidemment tout naturel d'exclure les femmes de la succession des rois.

Plus grave : l'instruction des filles accuse alors cent ans de retard sur celle des garçons. Des esprits avisés s'en inquiètent tout de même. Pour de très bonnes raisons. Ainsi Fénelon fait-il ressortir que l'ignorance peut conduire au péché. L'auteur de *L'Education des filles* prône donc l'enseignement du latin, d'une certaine histoire, d'une certaine géographie. Il sublime en vérité les fonctions traditionnelles de la femme au foyer. En apparence, vu d'aujourd'hui, c'est une régression. Mais Claude Dulong montre de manière convaincante qu'il s'agit en vérité d'un progrès dans la mesure où la femme a vocation pour Fénelon à devenir l'âme de cette "petite république" qu'est la famille. La leçon est claire : se méfier des anachronismes. Cela conduit Claude Dulong à nuancer le tableau assez sombre qu'elle dresse de la condition féminine au Grand Siècle : dans les faits, l'effort d'éducation des femmes fut sans précédent. Mais il ne porta ses fruits que plus tard.

Dans l'immédiat, les femmes restent soumises à un sort peu enviable. Trompent-elles leur mari ? Elles risquent tout bonnement de finir étranglée dans leur lit à l'instar de l'épouse du Comte de Cheverny dont le comportement avait choqué le pourtant peu austère Henri IV. Et si elles demeurent fidèles, elles sont condamnées à des maternités dont la succession les précipite vite vers un autre monde. Claude Dulong, encore une fois, n'embellit pas le passé. En l'occurrence, cela ne l'empêche pas de reconnaître un phénomène certes marginal mais nullement négligeable : une

sorte de coalition contre la grossièreté dont les salons sont les vecteurs. Cela ne concerne qu'une élite mais une élite éclairée qui, peu à peu, va imposer le respect de la femme. C'est tout un monde que fait découvrir Claude Dulong. Un monde qui peut paraître lointain par son formalisme, sa violence aussi. Un monde dont est cependant sortie notre civilisation. Et miracle, alors que les livres d'histoire vieillissent, hélas, habituellement plus vite que leurs auteurs, ceux de Claude Dulong – et notamment cette *Vie quotidienne* – affrontent victorieusement l'épreuve du temps.

Il était fatal que Claude Dulong en arrive à écrire des biographies. Et l'on ne s'étonnera pas qu'elle ait commencé par travailler sur Anne d'Autriche. La tâche avait des allures de défi tant l'épouse de Louis XIII a vu son personnage déformé d'abord par la littérature puis par le cinéma. De cette femme profondément pieuse, on a fait une sorte de Messaline multipliant les liaisons. On pense d'abord aux *Trois Mousquetaires* et à Alexandre Dumas qui – soyons justes – violait l'Histoire pour lui faire de beaux enfants – mais n'a pas hésité à transformer la reine en maîtresse du Duc de Buckingham, ce qui n'est pas prouvé. Ne parlons pas du cinéma qui lui a prêté un nombre incalculable d'amants. Pour retrouver le vrai visage de cette reine, à la fois célèbre et méconnue, il fallait donc effectuer un patient travail de recherche, écarter les légendes. Une tâche dont Claude Dulong s'est magnifiquement acquittée.

« Le trône met une âme au-dessus des tendresses » ; cette formule de Corneille résume la destinée de cette descendante des Habsbourg qui deviendra reine de France par son mariage avec le tout jeune Louis XIII. Au départ, elle n'est qu'un pion dans le jeu diplomatique de l'époque : sa belle-mère, Marie de Médicis, voit en elle celle qui, par son union avec son fils, mettra fin à la querelle franco-espagnole. À ses yeux, elle est aussi une catholique intransigeante qu'elle pourra modeler à sa guise. Mais la statue échappera à Pygmalion. Non sans drame.

Avec Louis XIII, l'union n'est pas heureuse. Comment pourrait-elle l'être entre ces deux quasi-enfants sacrifiés à la raison d'État ? Le roi n'est pas loin de considérer sa femme comme une ennemie. Dès l'assassinat de Concini qui le hisse vraiment sur le trône, il écarte de l'entourage de la reine tout ce qui est espagnol. Mais celle qui se décrit comme « la plus abandonnée et la plus misérable de toutes les femmes » se révèle avoir plus de ressort qu'on aurait pu le croire. D'abord, elle paraît se venger des sentiments pour le moins modérés que lui porte le roi : c'est la célèbre affaire des ferrets de la reine que celle-ci avait donné à Lord Buckingham, séduisant envoyé de la couronne britannique. Ont-ils eu une liaison ? Claude Dulong ne tranche pas, même si Buckingham semble avoir voulu pousser ses avantages. En tout cas, un climat délétère s'installe entre les époux. La rumeur d'une répudiation court. Mais miracle : la reine tombe tout à coup enceinte. La perspective de voir son frère Gaston d'Orléans avoir une descendance a, semble-t-il, aidé le roi à surmonter ses réticences. Hélas, cette maternité n'ira pas jusqu'à son terme et Anne d'Autriche reprend ses intrigues. Elle ne craint plus de s'attaquer à forte partie, c'est-à-dire au Cardinal de Richelieu en personne, Premier ministre du royaume. Elle le provoque en restant proche de sa famille espagnole. La situation devient intenable pour la souveraine quand la France déclare la guerre à l'Espagne en 1635. Les soupçons de trahison nourris à l'égard de la reine sont tels qu'elle doit subir des perquisitions.

Un orage providentiel permettra heureusement une certaine accalmie. À la faveur de cette colère du ciel, les époux se rapprochent. Ainsi naîtra le futur Louis XIV le 5 septembre 1638, bientôt suivi d'un frère Philippe. Il n'empêche que par testament Louis XIII, qui sent ses forces l'abandonner, institue après sa mort un conseil de régence destiné à limiter les prérogatives de la régente, c'est-à-dire de sa femme.

Quand Louis XIII meurt le 14 mai 1643, quelques mois après Richelieu, Anne d'Autriche se trouve donc dans une situation humiliante. Mais c'est alors qu'elle se révèle en faisant casser le testament par le Parlement de Paris cinq jours après le décès du roi. La suite est bien connue. À la stupéfaction générale, la régente appelle Mazarin à succéder à Richelieu et à poursuivre l'abaissement de la maison d'Autriche. Autant de décisions qui nourriront le mécontentement des Grands du Royaume et finalement la Fronde. Comme le montre Claude Dulong, l'exercice de la fonction a métamorphosé Anne d'Autriche. Régente, elle n'a plus qu'un but : transmettre à son jeune fils un royaume renforcé et apaisé. Louis XIV lui en sera toujours reconnaissant.

Dans cette première biographie, Claude Dulong montre tout son art et d'une formule définit sa méthode qui ne variera plus : « Il était nécessaire, il était salutaire sans doute, d'élargir ce que Le Roy Ladurie appelle le territoire de l'historien ; mais on finit par perdre de vue un facteur essentiel : ce que le XVIII^e siècle, lui, appelait les passions ; qu'il s'agisse d'amour, de haine, d'envie, de jalousie, le XX^e siècle montre assez pourtant de quel poids elles pèsent sur la vie politique. »

Comment donner tort à Claude Dulong ? Comment surtout aurait-elle pu écrire son autre grande biographie, celle de Mazarin, sans prendre en compte ces « passions » que le Cardinal-ministre, fondateur du Collège des Quatre Nations où nous sommes, a suscité – jusqu'à déclencher, en partie sur son nom, la Fronde ? Claude Dulong s'est d'abord intéressée à Mazarin sous l'angle de l'argent, de l'immense et mythique fortune qu'il accumula au long de sa vie alors qu'il avait vu le jour dans une famille italienne honorable mais désargentée. Pour y voir clair sur cette question, il fallait, non seulement partir à la recherche de documents d'archives, mais surtout dissiper des fantasmes. Mission difficile dont l'historienne s'est acquittée à la perfection. Ses conclusions sont nuancées. Mazarin, c'est évident, ne se montrait nullement désintéressé. Mais loin de faire figure d'exception à l'époque, il se conformait à une norme qui voulait que les hauts serviteurs de l'État, comme les princes de l'Église, manifestassent par une certaine magnificence extérieure la puissance du maître qu'ils servaient. « L'idéal du ministre pauvre est tardif et républicain », souligne Claude Dulong. Si Mazarin se distingue, c'est plutôt par son goût presque maniaque, pour les objets d'art qu'il ne pouvait se retenir d'acquérir et d'entasser.

Cela admis, l'État trouvait son compte dans cet enrichissement personnel ; le service du roi n'était pas oublié. En un temps où les finances de l'État se trouvaient déjà en équilibre précaire, le crédit propre du Cardinal se révélait souvent précieux. Cela se vérifia surtout à partir de 1635 quand, du fait de l'intensification de sa lutte contre la Maison d'Autriche, la monarchie se trouva contrainte de recourir sans cesse à des expédients. Il y avait là évidemment un mélange de genre critiquable mais sommes-nous bien placés ici pour nous en plaindre, nous qui bénéficions indirectement, et depuis si longtemps, du penchant pour le faste manifesté par le Cardinal ?

En vérité celui-ci ne peut être réduit à l'image d'un agioteur – même de génie - et Claude Dulong le démontre dans une biographie qui continue de faire autorité. Mazarin, c'est d'abord une prodigieuse carrière, conduite par un homme d'une habileté sans égale. Naturalisé en 1639, créé cardinal sans avoir reçu la prêtrise en 1641, devenu le confident de Richelieu puis son successeur en tant que principal ministre de l'enfant roi Louis XIV et de la régente Anne d'Autriche, il doit au départ son ascension vertigineuse à sa proximité avec la famille Colonna dont le soutien ne se démentit jamais. Il prend donc le relais de Richelieu, l'adversaire des Grands et des féodalités, l'ennemi de la Maison d'Autriche. Mais si les objectifs des deux hommes sont similaires, leurs tempéraments et leurs méthodes se révèlent bien différents. L'homme rouge, comme on l'a surnommé, ne craint pas l'épreuve de force, on dirait même qu'il la recherche, n'hésitant jamais à frapper fort et haut, comme l'apprentent à leurs dépens tant de gentilshommes qui avaient cru pouvoir se mesurer à sa toute-puissance. Rien de tel de la part de Mazarin. À l'affrontement, il préfère toujours la séduction et ne néglige pas l'intrigue. Plus encore que Richelieu, il se sait détesté par ceux qui ne lui pardonnent pas son extraction modeste et jaloussent sa réussite. Il se sait aussi vulnérable en raison de ses origines. Déjà, le soupçon de ne pas être vraiment français... Prioritairement, il s'appuiera donc sur la reine, habile à la persuader qu'il œuvre constamment à la grandeur du pays et dans l'intérêt de son jeune fils. On a même dit que le Cardinal et la Régente s'étaient secrètement mariés. Claude Dulong ne tranche pas mais, en s'appuyant sur la correspondance échangée par les deux personnages, elle souligne le caractère amoureux évident de leur relation.

Mais avec des méthodes différentes, Mazarin poursuit avec obstination les mêmes objectifs que Richelieu : jeter solidement les bases de la puissance française et de l'absolutisme. Et lorsqu'il le faut, ce diplomate né sait jouer son va-tout : ainsi lorsqu'en mai 1643, après la victoire de Rocroi qui avait abouti au quasi-anéantissement de la célèbre infanterie espagnole, il persuada la Régente d'exploiter le succès obtenu en entreprenant une action d'envergure, à savoir le siège de Thionville, place clé des Pays-Bas espagnols dont la conquête devait verrouiller la frontière de l'Est. Il s'agissait ni plus ni moins d'abattre la Maison d'Autriche dont la reine était issue. En relatant cet épisode, Claude Dulong montre bien l'audace et l'obstination dont Mazarin était capable quand l'essentiel, à ses yeux, était en jeu.

Un certain nombre de contemporains d'ailleurs ne s'y trompèrent pas. Grands du royaume, parlementaires, beaucoup de ceux qui se jugeaient indispensables au fonctionnement de l'État, non sans en tirer de substantiels avantages, mesurèrent vite le péril constitué par le Cardinal. D'où la Fronde qui ravagea la France de 1648 à 1653. Il n'empêche que Mazarin gagna son pari et laissa à Louis XIV un État solide et respecté. Et Claude Dulong ne cache pas que l'œuvre lui paraît d'autant plus impressionnante que le Cardinal réussit à conclure la paix entre la France et l'Espagne par le traité des Pyrénées, suivi du mariage du jeune roi avec Marie-Thérèse d'Autriche. Un mariage auquel elle consacra aussi un livre, avant d'écrire la biographie de Marie Mancini, le premier amour de Louis XIV.

A priori, Claude Dulong n'était pas destinée à s'aventurer sur le terrain de l'histoire contemporaine. Chartiste de formation, elle ne pouvait espérer pouvoir travailler à partir de documents fiables si elle choisissait de prendre cette direction. Lui manquerait aussi le recul, en général indispensable à toute évaluation sérieuse d'un personnage ou d'un événement du passé. Et pourtant, elle nous a laissé deux ouvrages que l'on pourrait presque qualifier d'histoire immédiate : *La vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle* d'abord, dès 1974, puis quinze ans plus tard *La dernière pagode*, récit évoquant la fin des deux guerres d'Indochine : celle que mena la France après 1945 et celle que poursuivirent les États-Unis, du début des années 1960 à 1975.

La vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle parue en 1974 peut être considéré comme le premier ouvrage de caractère vraiment historique consacré au fondateur de la V^e République, disparu seulement quatre ans plus tôt. Tout, en vérité, incitait Claude Dulong à s'évader de la règle la dissuadant d'évoquer la période récente. D'abord le poste privilégié qu'avait occupé son mari auprès du Général au sein du gouvernement de Georges Pompidou. Et à cela s'ajoutait, pour achever de la convaincre, l'admiration personnelle qu'elle éprouvait de longue date pour de Gaulle. Sentiment si vif qu'il lui arriva au moins une fois de perdre ses moyens en présence de cet immense personnage. C'était au cours d'une réception à l'Élysée. Épouse d'un ministre, Claude Dulong s'y rendait assez souvent. Et ce jour-là, elle s'aperçut simultanément qu'elle portait la même robe que quelques jours plus tôt à l'occasion d'une autre réception et que le Général se dirigeait vers elle. Soudain paralysée, craignant que le chef de l'État ne lui fasse une remarque sur sa tenue, elle crut devoir s'en excuser. Et c'est alors que tomba des lèvres présidentielles cette remarque pleine de bon sens : « Eh bien Madame, c'est parfait. Cela prouve au moins que cette robe est à vous ! ».

La réussite du livre tient au fait que Claude Dulong a compris que, pour anecdotique qu'elle ait pu paraître de prime abord, cette vie quotidienne était révélatrice de la personnalité du Général. Et elle était mieux placée que quiconque pour l'écrire. Car de Gaulle était issu intellectuellement de cette époque qu'elle connaissait bien, le XVII^e Siècle, durant lequel la grandeur du pays coïncida avec un âge d'or des arts et des lettres. S'il détestait le XVIII^e siècle, les Lumières françaises particulièrement pour lesquelles il n'avait pas de mots assez durs voire méprisants, le Grand Siècle était la période pour laquelle il nourrissait le plus d'admiration. Contrairement à ce que l'on prétend souvent, son vrai modèle n'était pas Napoléon dont il déplorait les ambitions sans limites mais Richelieu. Cela est si vrai qu'en se plongeant dans *Le Testament politique* du Cardinal, on croirait parfois lire l'auteur du *Fil de l'épée* : même culte de l'État, même conception sacrificielle du pouvoir surtout. Pour faire triompher l'intérêt collectif, il faut parfois user de la violence, se salir les mains, estimait Richelieu qui eut souvent la main lourde. De Gaulle ne pensait pas autrement et le montra. Rien de plus révélateur que l'expression « Et que Dieu me prenne en pitié » que, selon un de ses collaborateurs, il voulait inscrire à la fin d'un développement sur l'affaire algérienne durant laquelle il dut avoir recours lui aussi à la raison d'État. Quant à Louis XIV, il le vénérât, voyant en lui tout ce qui en France avait été grand et durable. Rien donc de plus naturel que de voir surgir sous la plume de Claude Dulong un de Gaulle en majesté, totalement

indifférent au cadre dans lequel il vivait mais soucieux de donner à la fonction présidentielle un éclat proprement monarchique.

Dans *La dernière pagode*, consacré au drame indochinois de 1945 à 1975, on retrouve évidemment de Gaulle mais le vrai héros du livre est le mari de Claude Dulong, Jean Sainteny, disparu quelques années plus tôt. Tout l'ouvrage atteste les liens très profonds qui les ont unis et la volonté de la narratrice d'arracher à l'oubli les épisodes essentiels, mais jusqu'alors assez mal connus, d'une vie consacrée à la France. Jean Sainteny, je l'ai dit, connaissait à merveille l'Indochine et après la guerre, il avait eu l'occasion de nouer avec Ho Chi Minh des rapports de confiance qui n'excluaient nullement de sa part la lucidité. Pour cette raison, Pierre Mendès France lui demanda, après le désastre de Dien Bien Phu et les accords de Genève, de représenter la France à Hanoï. Tâche redoutable en vérité. La France venait d'être vaincue et humiliée, Paris avait en fait passé le relais aux Américains pour tenter de contenir le communisme en Asie du Sud-Est. Très vite, Jean Sainteny se trouva donc dans une position inconfortable et d'autant plus ambiguë que, délégué du gouvernement de la République française auprès du pouvoir nord-vietnamien, il ne bénéficiait pas d'un vrai statut diplomatique. Mais, comme le raconte Claude Dulong, cela ne l'empêcha pas d'effectuer un travail utile. Grâce à lui, une certaine présence française put être maintenue et certains de nos intérêts préservés. Homme libre, Sainteny s'affranchissait volontiers des règles, à la stupeur des diplomates. Ainsi réussit-il à faire sortir clandestinement de la délégation des Hongrois qui, terrifiés à l'idée de retrouver leur pays après le coup de force soviétique à Budapest en 1956, avaient trouvé refuge à la délégation : les ayant contraints à s'enfermer dans des fûts en bois, pour certains avec leurs enfants apeurés, il leur fit traverser sur un camion tous les barrages nord-vietnamiens jusqu'à l'avion qui les ramena en France. Faut-il ajouter que l'exploit fut très modérément apprécié à Paris en haut lieu ?

Dix ans plus tard, Jean Sainteny se trouva de nouveau mêlé aux affaires indochinoises – toujours dans des conditions assez dramatiques. Après le départ des Français, les Américains ont bien pris le relais mais ils se heurtent à la farouche détermination des Nord Vietnamiens. Le tapis de bombes déversé ne peut rien contre un adversaire rompu à la lutte clandestine. À Washington, même si l'heure est encore à la guerre, des contacts avec Hanoï commencent à être envisagés. Les intermédiaires possibles sont rares. Jean Sainteny est de ce petit nombre. Son nom s'impose d'autant plus qu'indépendamment des connexions qu'il possède à Hanoï, son épouse a connu dans les années cinquante, dans le cadre d'un séminaire à Harvard, un certain Henry Kissinger. Le futur secrétaire d'État joue alors un rôle modeste au sein de l'administration démocrate du Président Johnson mais ses avis sont déjà écoutés. Il n'a pas perdu le contact avec Claude Dulong et tout naturellement il a fait connaissance de son mari qu'il apprécie beaucoup. « Sainteny, écrit-il dans ses *Mémoires*, était un homme élégant et extrêmement intelligent qui, durant les années où il n'existait aucun contact entre les États-Unis et Hanoï, m'avait donné un aperçu de la mentalité vietnamienne ». À partir de là, l'ancien ministre se voit précipiter dans un véritable maelstrom diplomatique. Tantôt à Hanoi, tantôt à Washington, plus d'une fois dans le bureau du Général de Gaulle qui suivait l'affaire de près, il accueillit aussi dans son appartement de la rue de Rivoli, aux

côtés de son épouse, les négociateurs des deux parties et notamment du côté américain, Henry Kissinger et Averell Harriman. Autant d'épisodes confidentiels ressuscités par Claude Dulong avec un rare don d'évocation. Autant de pépites aussi pour les historiens qui savent que beaucoup de choses échappent aux archives publiques. Les négociations furent longues, difficiles, sujettes à des rebondissements. Elles aboutirent à une paix imparfaite et précaire sur laquelle Jean Sainteny n'avait aucune illusion mais qu'il savait depuis longtemps inévitable.

Belle vie, longue et fructueuse vie que celle de notre consœur qui fut la première femme admise dans la section Histoire et Géographie de notre académie. Puissent ses livres éclairer longtemps notre passé.

Je voudrais dire aussi combien je suis fier d'occuper le siège qui fut celui de Jean Laloy. J'ai trop peu connu ce grand diplomate mais je garde le souvenir de sa lumineuse intelligence, de sa lucidité, de son exigence intellectuelle qui avaient fait de lui un spécialiste incontesté de l'Union Soviétique, un homme qui dominait de haut les problèmes internationaux. Je l'entends encore évoquer devant moi la rencontre de 1944 entre Staline et le Général de Gaulle dont il était l'interprète pour la circonstance. Dans l'œil du Général, il avait perçu la fascination et l'effroi suscité par le Tsar rouge.

Je voudrais enfin dire ma dette envers quatre de nos confrères disparus qui furent pour moi des amis. Raymond Tournoux d'abord, l'irremplaçable chroniqueur de la geste gaullienne dont l'œuvre, je l'espère sera bientôt redécouverte et mise à sa juste place ; Pierre Chaunu, immense historien de la longue durée, esprit universel dont la science n'avait d'égale que la générosité ; Henri Amouroux, grand journaliste dont la fresque sur les années noires 1940-1944 constitue une somme inégalée ; Bernard Destremau enfin, éminent diplomate et gloire du tennis français. Tous ont été en quelque sorte mes intercesseurs, ils m'ont guidé vers vous et je veux croire qu'ils auraient ratifié votre choix pour donner un successeur à Claude Dulong-Sainteny.

